

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 2 (1864)
Heft: 43

Artikel: Le revers de la médaille : (voir numéro du 20 août du Conteur vaudois, l'article intitulé : Tout pour l'homme, rien pour la femme)
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-177315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Sursée, le 11 septembre 1864.

A la rédaction du *Conteur vaudois*,

Je vous avais promis que, si mon *voyage en Suisse* me fournissait quelque chose d'intéressant, je tâcherais de trouver un moment propice pour en faire un petit article à l'adresse des abonnés du *Conteur*. Excusez si je ne vous envoie qu'aujourd'hui quelques idées notées sur mon carnet, il y a déjà quinze jours.

Je veux vous parler d'un petit entretien que nous avons eu en poste, dès Tourtemagne à Viège, et dont tout l'honneur revient certainement à notre co-voyageur, à robe noire, gros et gras personnage, à la figure réjouie, fine et bienveillante. C'est, je crois, un chanoine; il est bibliophile, bibliomane et bibliothécaire d'une grande bibliothèque d'Allemagne. Il est à la recherche de quelques vieux et rares bouquins qui doivent compléter la science des anciens, entr'autres de la géométrie céleste de Laplace. Les idées, disait-il, ne sont pas si nombreuses et les ouvrages nouveaux n'en contiennent guère de nouvelles: les auteurs font un peu des idées comme les cuisiniers font des pommes de terre que chacun arrange à sa façon; c'est peu flatteur pour les écrivains. Jetant ensuite un coup d'œil sur un magnifique champ de maïs. Ah, dit-il, voici qui me fait plaisir. J'espère qu'on commencera à cultiver plus en grand cette plante productive, saine et substantielle et qu'elle remplacera pour une bonne part les pommes de terre qui sont bien moins nutritives et rendent l'homme mou et pesant. J'ai, dit-il, planté la *polenta* dans mon jardin et elle a fort bien réussi. J'ai goûté la moëlle de sa tige, elle est si douce qu'on en pourrait sûrement retirer du sucre, peut-être autant que de la canne à sucre elle-même: c'est une idée, un essai à faire. — Il faut avoir vu les grandes plantations de maïs du Valais, des Grisons, de St-Gall, pour juger de l'importance que pourrait avoir pour la Suisse ce nouveau genre d'industrie.

Et puis la Prusse va prendre goût aux annexions, lui dis-je pour avoir son opinion sur la politique du jour. Ah! dit-il, ceci n'est pas nouveau: la Prusse n'a pas un pouce de terrain qu'elle n'ait volé; — c'était bien un peu l'opinion du poète Andrieux quand il disait en parlant du grand Frédéric: on respecte un moulin, on vole une province.

J'ai assisté dimanche à l'installation du monument de Winkelried à Sempach; je tâcherai de vous en dire quelques mots pour votre prochain numéro. S. B.

Le revers de la médaille.

(Voir numéro du 20 août du *Conteur vaudois*, l'article intitulé: *Tout pour l'homme et rien pour la femme*).

Comment attaquer un tel sujet?... il est si épineux, il exige de si grands développements, il touche à cette partie de l'humanité qui est si susceptible, et entraîne à des révélations tellement dangereuses que nous trem-

blons d'avance en pensant aux rigueurs auxquelles nous sommes exposé.

Cependant, armons-nous de courage, mettons nos gants, prenons une plume de cygne et faisons nos efforts pour observer toutes les règles de la modération et de l'indulgence.

O femmes!!.... c'est inutile, je n'ose continuer... O femmes! vous n'êtes certainement pas des anges; voilà mon premier et incontestable argument. Vous en avez les contours gracieux, les formes arrondies, quelquefois les traits, jamais les blanches ailes.

« Il n'est pas bon que l'homme soit seul »

C'est après cette divine parole que tu sortis du néant, femme, et qu'une malheureuse pomme fit tous nos malheurs.

L'homme porte encore dans la proéminence du larynx une marque de la répugnance qu'il éprouva à avaler le fruit présenté par la main féminine.

Les premiers frais occasionnés par notre toilette, par nos vêtements, sont dûs à Eve; il semble qu'à travers les âges cette malheureuse pressentait déjà la crinoline, cet empiètement de la femme sur l'espace, ce costume bizarre qui nécessitera bientôt, pour chaque maison, une porte cochère, qui applatit comme des anchois, dans les wagons, les pauvres fils d'Adam et qui consomme une telle quantité de métal, que les journaux nous parlent déjà de canons de papier.

Ce dévergondage de la toilette, ces touffes de rubans, ces massifs de fleurs, ces bosquets dans la garniture du chapeau, ces bracelets, ces parfumeries, tout ce luxe inouï où s'engloutissent tant d'écus, engendre la coquetterie, la coquetterie engendre les soupçons, les soupçons mènent à la guerre et la guerre aux crises de nerfs.

Avez-vous avec votre épouse une explication un peu vive? un mot appelle son équivalent, un reproche en éveille mille et vous vous fâchez tout à fait. Bientôt la scène change; madame se laisse choir mollement dans un fauteuil, exécute avec talent quelques mouvements nerveux, rendus encore plus intéressants par ses cheveux ondulés qui retombent le long de ses joues pâles, où perlent deux grosses larmes. Elle est en proie à une poétique douleur.

La crise augmente; vous restez impassible; elle continue et vous vous laissez attendrir et provoquez une douce réconciliation.

La crise a réussi.

Le Sébastopol du cœur de l'homme a cédé, la femme en a pris note et des très-prochaines hostilités on peut déjà prévoir le dénouement.

C'est ce qu'on appelle *laisser prendre un pli*.

Voilà, pauvres maris, le terrible joug sous lequel les liens du mariage vous font passer. Cependant, pour rendre l'épreuve moins amère, pour l'éviter, peut-être, je vous dirai: Soyez soumis, adorez votre femme, prévenez ses désirs, mais gardez-vous bien, dans vos promenades, de lui vanter telle jeune dame que vous

rencontrerez; vous réveillerez sa jalousie et vous serez le plus malheureux des mortels; elle suivra tous vos pas, contrôlera tous vos actes, suspectera tous vos soupçons et trouvera vingt commères qui lui dresseront jour par jour, heure par heure, le procès-verbal de vos faits et gestes, brodé, augmenté, revu et corrigé.

Non, croyez-moi, soyez souples, dévoués, obéissants, et vous recevrez en retour de douces caresses, de flatteuses paroles; la petite main blanche de votre compagne se jouera dans les boucles de vos cheveux et de sympathiques regards vous souriront; mais prenez garde, elle obtiendra par ce moyen mille petites fantaisies auxquelles vous consentirez sans vous en douter: une partie de plaisir, une robe nouveauté, une paire de bottines de salin, un piano pour vous agacer les nerfs par des gammes et des études aussi divertissantes que le *Ohé! Lambert!* dont la France est assourdie.

Parlerons-nous encore de l'incomparable curiosité de la femme? non, vous la connaissez tous; de sa persistance à garder un secret? la fable de Lafontaine, *Les femmes et le secret*, est plus éloquente que tout ce que nous pourrions dire, et nous en recommandons la lecture.

Nous sommes cependant bien dédommagés de ces divers inconvénients par le charme que la femme sait toujours apporter dans la conversation, par la grande facilité dont elle est douée sous ce rapport, par l'admirable volubilité de sa parole; la femme possède véritablement *l'art de parler*, l'art de parler longtemps, sans fatigue, ni point, ni virgule; c'est une source qui ne tarit jamais. Les cas de mutismes sont très-rares. Aussi nous nous taisons pour lui laisser plaider sa cause, persuadés d'avance qu'elle s'en acquittera à merveille.

Cela dit, chères lectrices, sans rancune, et tenez-lez-là!

L. M.

Nous devons à l'indiscrétion d'un ami la singulière lettre qui va suivre. Elle est, selon toute apparence écrite par un député de la campagne à son épouse bien-aimée.

Ma chère Fanchette,

Là présente est pour te dire que je suis en bonne santé, et que mon voyage à Lausanne a été heureux. Je suis dans une auberge de la rue du Pré; le cabaretier et sa femme sont de bien jolies gens et pas chers du tout, pour ce qu'on me donne.

Tu me disais chez nous que je rencontrerais dans les rues de la capitale quantité de sorcières qui se plaisent à détourner les grands conseillers. Je n'en ai encore point vu; ainsi n'appréhende pas qu'elles me fassent perdre ton amour.

D'ailleurs nous nous couchons, le collègue et moi, tous les soirs à huit heures. Après la séance et le dîner, nous causons dans nos chambres jusqu'à ce que le sommeil vienne. Il n'y a donc pas de danger que je dépense trop d'argent en buvaille, et tu peux être sans inquiétude.

Je n'ai pas encore parlé dans le grand conseil. Nous autres gens de la campagne, nous avons autant d'esprit que ceux des villes, mais nous nous contentons de voter, et nous n'imitons pas ces bavards d'avocats qu'on ne peut pas faire taire. Ça n'empêche pas que nous avons bien plus de naturel que ces beaux Messieurs qui ont été fainéanter à l'académie. C'est ce qu'un conseiller d'état nous disait encore l'autre jour.

A côté du grand grand conseil, il y a le petit grand conseil qui se tient tout près de l'autre, chez un certain M. Bize. Là on peut bien mieux discuter; aussi nous y restons presque toute la journée, et l'huissier vient nous appeler quand il faut voter ou qu'on fait l'appel.

On n'a pas fait jusqu'à présent grand'besogne à cause de ces babillards, pourtant je crois que je serai à la maison dans la huitaine. Tu m'écriras si tu veux que je t'apporte quelques livres de café et de la cotonne pour un tablier.

Jean David de la resse, qui avait tant envie d'être grand conseiller, doit bien bisquer à c't'heure qu'il sait que je suis à Lausanne. Tant pis pour lui; d'ailleurs il n'était pas capable.

Embrasse bien pour moi le petit Ulysse et n'oublie pas de donner à boire au petit veau, qui sans ça ne viendrait pas bien.

Adieu, Fanchette, je t'embrasse,

ton dévoué mari,

JEANNOT, grand conseiller.

La Gazette des abonnés.

Journal pour rien.

Sous ce titre flatteur, M. H. de Villemessant, directeur de plusieurs journaux parisiens, et très-connu dans le monde lettré, publie l'appel suivant, qui est un, petit chef-d'œuvre de réclame et de spéculation parisiennes.

« Je vais publier un journal *absolument gratuit*, qui s'appellera LA GAZETTE DES ABONNÉS, et vous allez voir que son titre est parfaitement justifié. Il paraîtra deux fois par mois, en livraison de 32 pages, grand in-4°, avec couverture, et dans chacun de ses numéros, on trouvera :

Une chronique parisienne inédite; — un bulletin des modes; — une revue des livres nouveaux.

Comme illustration et annexes, je donnerai : Des caricatures; — des autographes; — des gravures de modes; — et de temps en temps, la valse ou la romance en vogue.

Le papier sera très-blanc, les caractères très-nets, le tirage irréprochable.

Et tout cela — *pour rien!*

Chacun de vous, chers lecteurs, se dit déjà : Ah! oui, je comprends, c'est une combinaison basée sur les annonces.

— Eh bien! pas du tout. Je n'en mettrai pas une